

Charlotte de Silguy

L'Effet chrysalide



Ce que la chenille appelle fin du monde,
le sage le nomme papillon



Ceci est le récit d'une histoire vécue. Une histoire singulière, parce que chaque histoire personnelle l'est, et parce qu'incroyable. Pourtant, tout est vrai, même si certains épisodes paraissent relever de la magie. Peut-être parce que l'âme agit en nous. Quoi qu'il en soit, désormais, l'amas git hors de moi.

*À mon frère Guillaume,
aux graines de flamboyants,
aux schizophrènes,
aux génies,
aux chrysalides,
et aux crises, à l'idée source de bonheur.*

Un vendredi midi, un homme pénétra chez moi et tenta de me tuer. Avec un grand couteau noir. L'outil de mes phobies. Deux jours plus tard, j'appris que mon père allait mourir d'un accident vasculaire cérébral.

Ce dernier week-end d'octobre put sembler affreux. Mais pour moi, il fut merveilleux : une véritable graine de flamboyance.

Je ne suis pas masochiste pourtant, ni perverse. Ni méchante.

Simplement, cet événement était extraordinaire. Au sens littéral d'une part, parce que tout ce qui peut m'extraire de la banalité, du quotidien, m'enivre intensément. Mais surtout, il était prodigieux parce qu'en ayant discerné sa source lointaine et ses prolongements immédiats, je vis une preuve que les épreuves de la vie peuvent devenir magiquement belles si l'on veut bien les regarder dans la globalité de leur processus. Car les conséquences d'événements tragiques sont susceptibles d'être merveilleuses.

Enfin, c'était pour moi la manifestation évidente de l'existence d'une intelligence supérieure, que certains appellent anges, fées, ou guides, à moins qu'il ne s'agisse d'un artiste architecte de la vie, tisseur d'une trame lumineuse qu'on peut décider de voir, ou non...

EXTRAIT

Chapitre 1

Les preuves de l'épreuve

A la recherche de la graine

L'origine de ce fabuleux « drame » d'octobre 2004 réside dans une graine. Symboliquement réelle. Une graine de flamboyant, l'arbre qui porte le nom de la couleur de mes cheveux et l'exotisme que je vénérerais alors : la couleur du bonheur était forcément ailleurs. Loin, et très différent de ce qui est à portée de main.

L'été qui précéda, un après-midi ensoleillé et agréablement chaud, je posai sur la terrasse de mon appartement parisien un bébé flamboyant que j'étais fière d'avoir réussi à faire germer dans mon salon pendant l'hiver, puis la joie d'avoir vu grandir au printemps. Un petit arbre. Il apprécierait les premiers rayons du soleil de juin qui avaient l'apparence de son environnement d'origine. Mais le soir même, alors que je m'apprêtais à l'arroser, il était tout sec et toutes

ses feuilles avaient disparu. Mort. J'en fus affectée, vexée et surprise. Mais pourquoi ? Comment était-il possible de mourir si soudainement ? C'était anormal. C'était un signe. Forcément. Il devait y avoir une réponse et j'allais la chercher.

C'est un dangereux psychopathe qui me la donna quelques mois plus tard...

Pendant l'été, régulièrement, je pensais à mon flamboyant. Il fallait le remplacer. Il fallait recommencer. Je voulais ce brin d'exotisme près de moi, comme un symbole. Et comme un symptôme d'orgueil. Je ne pouvais échouer à faire grandir cette plante à Paris, même si c'était difficile. Je réussirais. Et aussi parce que je trouvais magique de donner vie, à partir de rien, d'une toute petite chose desséchée, apparemment morte, bien que fruit et mère de vie.

Je dois dire que j'aime les plantes et entretiens avec elles un rapport presque magique. L'été d'avant, une chape s'était abattue sur l'Europe, ses habitants et sur mes nombreux bébés verts. La fameuse canicule de 2003. Il faisait euphémismement chaud, même le matin de bonne heure. Tous les jours, pendant cette touffeur, j'arrosais ma progéniture végétale, ce qui me prenait un bon moment. Un matin, très en retard pour aller travailler, j'hésitai à prendre du temps pour leur offrir leur breuvage vital. Je tergiversai vraiment, oscillant entre mes plantes à nourrir et mon retard à rattraper. Finalement, alors que, le sac sur le bras, je me décidai à partir et me dirigeai vers

la radio pour l'éteindre, au moment-même où je m'apprêtais à appuyer sur le bouton « off », le dernier mot de la chanson en cours m'arrêta dans mon élan : « flower ! ♪ ».

J'interprétai que mes plantes m'appelaient. Je posai alors mon sac et pris le temps de les arroser. J'en fus heureuse. Satisfaite du devoir accompli et enchantée de cette synchronicité magique.

Sur le chemin pour prendre le métro, quelque chose tomba du ciel par terre juste devant moi. Je crus y voir une fleur mais me raisonnai : les fleurs ne tombent pas du ciel ! Je poursuivis mon chemin. Quelques secondes plus tard, même phénomène. Cette fois, je me retournai pour en avoir le cœur net. Regardant à terre, je vis deux petites pâquerettes alignées sur le trottoir. Je tournai alors la tête vers le ciel, imaginant trouver d'éventuels balcons d'où elles se seraient envolées. Rien. Pas le moindre bac à fleurs à l'horizon. Une vague d'émotion m'envahit. C'était évidemment les anges ou les fées des fleurs du monde qui me les avaient envoyées. Un petit signe, pour me montrer leur reconnaissance d'avoir pris le temps de prendre soin d'elles ? A moins que ce ne fut un message annonciateur, m'invitant à être attentive à la gent végétale ?

L'été fut studieux : je préparais des examens pour obtenir les diplômes d'acupuncture qui valideraient plusieurs années d'études. Les révisions ultimes se

firent près de Montélimar, chez ma marraine Chantal, dans le cadre enchanteur des fleurs et des essences confirmant la douceur de la Drôme Provençale. La graine du flamboyant mort, c'était Chantal qui me l'avait donnée. Elle l'avait rapportée d'un voyage au Mexique près de Cancun. Elle-même en avait planté une, devenue splendide petit arbre de plus de deux mètres de haut.

Les examens de septembre à Aix en Provence, puis Paris, furent tous deux réussis, avec une bonne part de travail acharné et une vraie part de chance. La veille du premier examen, une insomnie logique m'invita à rouvrir mes livres de sciences biologiques occidentales, matière devenue obligatoire récemment, et que j'avais moins travaillée que les autres. Je demandai alors à de potentiels anges, dix fois de suite, la bonne page à lire pour l'épreuve du lendemain. Le « hasard » me fit consulter dix éléments fort utiles, voire cruciaux (bien que sans véritable intérêt pour l'exercice de l'acupuncture lui-même), puisqu'ils contribuèrent à m'offrir mon diplôme. Ce fut peut-être l'un des premiers indices d'une trame invisible qui s'esquissait.

Suivit une grosse fatigue. Les vacances n'avaient pas été vacantes. Irritabilité, contrariétés, démotivation, vague à l'âme. Au bureau, un midi, marre de tout. Je pris conscience soudainement qu'il me fallait partir en vacances. Absolument, irrésistiblement. En une demi-heure, je me décidai et

vidai impulsivement mon compte épargne pour acheter un voyage sur Internet. Destination Cancun. Forcément : c'était là que je trouverais une graine de flamboyant. J'aurais mis sans doute moins de temps si je n'avais pas pris la peine de téléphoner à ma sœur Dorothee, avec laquelle j'entretenais de belles relations complices. Ne parvenant à me décider sur les deux dates possibles, fin octobre, qui avait le mérite d'être dix jours plus tard, ou mi novembre, correspondant mieux à mon agenda professionnel, je remis mon destin entre ses mains. Sans évoquer ce voyage, je lui demandai de choisir entre deux nombres, que j'avais pour moi-même associés aux périodes correspondantes.

L'effet des faits : Les fées, par ma sœur, décidèrent que c'est en octobre qu'il me fallait partir. Si elle avait choisi l'autre nombre, je serais partie en novembre, et je n'aurais alors pas écrit ce livre.

Les peurs

La veille du départ, j'avais rendez-vous pour une séance d'hypnose. Parce qu'il me fallait élucider une énigme qui me taraudait sournoisement depuis plusieurs années et qu'un petit événement catalyseur d'août ramena brutalement à ma conscience. Ça venait d'émerger en urgence. Cette « emerg-ency » s'exprima alors clairement et il fallait comprendre, absolument, éperdument, et tout de suite.

Ce jour chaud de fin août, j'allai à l'improviste dans un cinéma du 12^{ème} arrondissement, par une envie soudaine d'aller voir un film. Comme ça, un ciné, à midi. Il y ferait frais. « J'me sens pas belle¹ ». Titre évocateur. Et pourtant, je me sentais vraiment bien ce jour-là.

Deux heures plus tard, alors que j'étais dans le métro pour rentrer chez moi, se noua progressivement une étrange boule au fond de ma gorge. J'en fus étonnée. Pourquoi donc ce signe précurseur de larmes ? Je refrénaï l'envie de pleurer qui montait. C'était idiot, je n'avais aucune raison d'être triste, je n'étais pas malheureuse. Cette émotion était absurde, n'avait pas de raison d'être, il fallait la balayer. Mais elle devint si vive, si prégnante, que le barrage ne résista pas à la

¹ Film de Bernard Jeanjean, avec Marina Foïs, sorti le 4 août 2004.

pression du lac contenu. La vague déferla dans les vallées de mon visage, de mon cou. Je fus alors submergée d'un chagrin sans nom parce que trop profond pour en discerner l'origine. Je pleurai, pleurai, en hoquetant. De vrais sanglots d'enfant, sans comprendre pourquoi, mais consciente d'une délivrance en cours, agréable. Je me sentais paradoxalement bien. Je pressentais que cela avait un vague rapport avec le film que je venais de voir. Mais pour une fois, aux réponses rationnelles et analytiques aux questionnements incessants qui tourmentaient mon esprit, je préfèrai, même devant la foule souterraine, la douceur délicieuse d'un lâcher prise aquatique. D'adorables Africaines en boubou assises en face de moi me donnèrent des mouchoirs en papier pour éponger ce tsunami. Je leur en fus reconnaissante.

Quelques jours après, j'évoquai auprès d'une copine cet épisode extravagant. Cette bienveillante amie me suggéra alors de lui raconter ce film qu'elle n'avait pas vu. En relatant l'histoire, je vidai le reste du lac. Le chagrin recommençait. Il y avait indéniablement un écho.

Une jeune femme invite un collègue à dîner chez elle. Dans l'intention de le séduire, elle organise stratégiquement cette soirée comme un crime prémédité, jusqu'au moindre détail, tel ce préservatif posé à l'endroit où son bras était censé fléchir nonchalamment près du canapé sur lequel elle se laisserait embrasser.

L'homme arrive, il est sympathique et décontracté. Elle, tendue mais néanmoins séductrice, charmeuse, aguicheuse. Discrètement, subtilement, avec yeux, décolleté, jambes et suavité. Des trucs de fille quoi. La salle rit.

Puis, lui qui n'avait apparemment pas répondu, à ses avances, se met à son tour à la séduire plus ostensiblement. Avec des mots et des gestes, un peu plus directs que des attitudes suggestives. Un truc de mec quoi. La salle rit.

Alors elle se braque, se méfie, cache sa peur dans une colère de vierge effarouchée, cherche à le mettre à la porte trouvant mille prétextes pour ne pas passer à l'acte. Elle voulait séduire, mais elle avait peur.

Je pris conscience de la récurrence des angoisses sourdes qui montaient souvent en moi dès qu'un homme manifestait le désir de m'embrasser depuis mon adolescence. Je parvenais la plupart du temps à tromper cette émotion par la raison. La raison qui dénigre, méprise, débilifie cette peur inepte et anormale, quand elle ne l'occulte pas totalement par des diversions diverses.

Il fallait comprendre pourquoi. Comprendre pour guérir. Guérir de cette imperfection qui n'est pas censée être.

L'hypnose me donna une réponse. Inattendue. Terrible. Je revécus des épisodes d'enfant. Alors je compris. Je n'ai aucun souvenir conscient de ce qui semble être advenu à plusieurs reprises dans mon